NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

60 N° 5 1933

Pourquoi les Grecs se convertirent à l'Evangile .

Jean CALES

p. 448 - 453

https://www.nrt.be/en/articles/pourquoi-les-grecs-se-convertirent-a-l-evangile-3457

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Pourquoi les Grecs se convertirent à l'Évangile

Ainsi que le remarque le R. P. Lagrange, dans sa préface au livre dont nous allons parler (1),il s'est passé, aux origines du christianisme, deux faits bien surprenants et qui posent deux très graves problèmes. Ce sont ceux-là même qui provoqueront la célèbre exclamation de saint Paul : « O profondeur inépuisable de la sagesse et de la science de Dieu ! » (Rom. XI, 33). — Les Juifs attendaient un Messie qui devait les sauver et amener toutes les nations à leur Dieu et à leur foi. Quand il arriva, ils lui tournèrent le dos ! — Aux derniers siècles avant notre ère, la culture grecque apparaissait « comme le principal ennemi du culte d'un seul Dieu, tel qu'il était pratiqué par les Juifs. Avec Antiochus Epiphane, l'hostilité devint une guerre d'extermination... » Et ce fut le monde grec qui reçut comme Sauveur Jésus-Christ, rejeté par les siens. Comment expliquer ces deux paradoxes ?

Dans le *Judaïsme avant Jésus-Christ*, le R. P. Lagrange s'était attaqué au premier et avait montré, autant qu'il se peut, « comment le Judaïsme s'était en quelque manière disposé à rejeter son Messie... D'où vient que les gentils se sont montrés plus dociles ? Ce problème n'est pas moins difficile à résoudre ». Il avait tenté aussi le grand exégète de Jérusalem. Nous regrettons qu'il n'ait pas cédé à la tentation. Il nous eût donné sur « ce thème aussi difficile que fascinant » une de ces synthèses saisissantes et suggestives que lui permettent sa vaste érudition et son esprit éminemment compréhensif. Il a préféré, « recourir à des forces », non pas « plus intactes », quoi qu'il en dise — la fraicheur limpide de sa préface le dément avec évidence — mais assurément plus jeunes d'âge, « et qui, par une circonstance assez rare, avaient grandi dans le contact avec la pensée grecque.

Le R. P. Festugière, ancien élève de l'École normale supérieure et des Écoles de Rome et d'Athènes, agrégé de l'Université, était préparé par là même à aborder » l'étude de l'hellénisme religieux et de la conversion des Grecs à l'Évangile.

Il a traité ce sujet, en effet, avec une grande distinction, pénétrant

(1) A.-J. FESTUGIÈRE, O. P. *L'idéal religieux des Grecs et l'Evangile.* Préface par le R. P. M.-J. Lagrange, O. P., Paris, Gabalda, 1932, (26 × 16 cm.). 340 pages. Prix : 60 frs.

dans l'âme grecque avec beaucoup de finesse et en révélant les profondeurs avec une sympathie émue et émouvante. On ne l'accusera pas surtout de s'être illusionné sur la délicatesse de son entreprise. « Le problème, note-t-il, est infiniment complexe. Car, en vérité, l'on trouve tout dans l'âme grecque : joie de vivre et peine de vivre, besoins religieux profonds et rationalisme, ascèse et volupté, amour et dégoût de l'action. Définir l'hellénisme paraît impossible. Lors donc qu'on l'oppose à la religion du Christ, que veut-on dire »? Et puis, « qui peut entrer dans une âme, proche pourtant par la culture, et l'âge, et l'amitié? Dieu la pénètre seul. C'est pire lorsqu'il s'agit d'époques révolues. Un maître très cher qui nous initiait jadis aux réalités de la Grèce, termine la préface d'un de ses ouvrages sur un conseil de discrétion. Que savons-nous, au juste, sur la vie religieuse profonde, sur la prière intime d'un Grec pieux »? — Après de telles réflexions, l'on comprend de reste que le livre ne songe à offrir « que des *études* où l'on ne prétend à rien moins qu'au travail achevé ». Mais c'est trop de modestie, pour sûr, d'ajouter que « les habiles n'y sont point visés qui peuvent recourir aux documents et trouver leur route dans le maquis, mais les étudiants des séminaires et de nos couvents, dont les loisirs, et les moyens, sont plus limités... ». Il nous paraît, au contraire, que « les habiles » surtout profiteront des longues notes bourrées de citations grecques, et même du texte traitant de questions abstruses *per summa capita* et non pas avec les détails qui les rendraient aisément accessibles à de simples étudiants.

« L'auteur s'est placé au cœur du sujet, observe le R. P. Lagrange. Le point capital éclairci, il sera facile d'entrer par la suite dans les développements qui pourront être rendus opportuns par la marche des controverses. Le R. P. s'est donc demandé dans quelle mesure le sentiment religieux chez les Grecs et en particulier le besoin qu'ils éprouvaient d'une délivrance, les préparait à l'Évangile. D'un mot : quel était leur idéal religieux et moral, avec ses qualités et ses lacunes ».

La marche de la composition est, à première vue, quelque peu obscure. Mais l'*Avertissement* placé en tête permet heureusement de s'y retrouver vite. Voici donc quelques brèves notes sur le contenu de ce livre attachant, si « fraternel », comme l'auteur l'a souhaité, aux âmes grecques qui cherchaient Dieu à tâtons.

Un chapitre liminaire qui sert d'*Introduction* donne une esquisse de « l'*idéal grec* » traditionnel du programme à réaliser par un Grec

bien élevé, pour aboutir « à coup sûr à la καλοκαγαθία, modèle de l'humanisme ». — « C'est l'éthique de l'ἀρετή » (p. 17), de « cette ἀρετή qui ne dit pas seulement notre *vertu* morale, mais toutes les qualités du corps, de l'esprit, du cœur, qui font un *gentleman*, l'*honnête homme* du XVII^e^ siècle... »

Il faut avoir l'esprit prompt, prudent, patient, persévérant, et agir en conséquence. La σωφροσὺνη, qui doit être le propre de la jeunesse, invite ici à maîtriser ses passions, à résister au plaisir, à garder la modestie en son attitude et dans son langage, bref à se gouverner soi-même et sa fortune de manière à faire honneur à l'éducation qu'on a reçue. L'ἀνδρεία, la virilité, est toute résumée en trois mots : souffre avec gloire... Enfin, la δικαιοσύνη, laquelle règle toute la conduite de l'être qui par nature est membre d'une cité, ζῶον πολιτικόν, inspire maints avis : agis justement, reconnais les bienfaits, vis ainsi dans la concorde, fidèle à la parole donnée, rougissant de mentir, capable de te défendre contre tes ennemis, mais sans haine, bref, sois sociable, bienveillant à tous, d'abord facile, prêt à reconnaître tes fautes, évitant tout vice, en véritable ἀγαθός » (p. 29-31). — Tous ces préceptes sont tirés de l'inscription du gymnase de Milétopolis qui résume bien la morale enseignée au jeune Grec, à condition d'ajouter, en tête, une double εὐσεβεία : la piété envers les parents, les vieillards, les morts; et, auparavant encore, la piété envers les dieux. Il fallait « participer aux πομπαί, aux sacrifices, aux cérémonies officielles du culte » (p. 22). — Et il y avait surtout l'attitude de la vie entière à l'égard du divin : « Un abîme sépare l'homme des dieux. Ils ne sont pas de même race : « Nous ne sommes rien, dit Pindare... Nous ne vivons qu'un jour, ignorant... vers quel but le destin écrivit que nous devions courir ». Et ailleurs : « Nous autres, mortels, ne souhaitons de la part des dieux que des biens qui soient à notre mesure... Ne va pas, ô mon âme, demander une vie sans fin ». — « Cette exacte perception de nos limites, continue le P. Festugière, nous fait éviter l'ὕβρις, la démesure, toujours châtiée. A se rendre compte que nous sommes infiniment au-dessous des dieux, l'on gagne en outre la résignation. Nul ne peut rien contre ces puissants. La sagesse est de courber la tête, d'accepter... Enfin le sentiment du souverain domaine de la divinité porte l'homme à lui demander son assistance en toutes ses entreprises. Quoi qu'il recherche pour être heureux, fortune, gloire, ἀρετή, il ne réussira pas sans les dieux ». A Alcibiade, l'assurant « qu'il se corrigera bien si

permettent »(p. 23-25).

Après avoir tracé ce tableau de l'idéal grec, le R. P. Festugière pose la question : « Que manquait-il à un homme ainsi fait ? Admis qu'il obéît à ces préceptes, que devait-il sentir en lui qui l'inclinât à chercher autre chose : d'autres dieux, d'autres formes de piété, un autre idéal de vie ?... » — « La réponse, remarque-t-il, est, au vrai, impossible. Nul ne pénètre le secret des âmes, et de la grâce. Par ailleurs, on ne saurait embrasser un tel problème en toute son étendue » (p. 31 s.).

On peut du moins signaler deux lacunes essentielles :

1e L'idéal décrit n'était que pour une élite très restreinte. Les esclaves et les gens de peine n'avaient pas à songer à l'ἀρετή; et des milliers d'être humains souffraient sans consolation et « sans nul soutien moral ou spirituel ».

2e Mais les rares privilégiés eux-mêmes, les ἄριστοι ou les εὐγενεῖς, étaient-ils vraiment heureux ? Que savaient-ils de précis sur la divinité et sur nos relations avec elle ? Pour eux aussi, la vie semblait « une longue suite de maux... Mieux vaudrait n'être point né. D'ailleurs la vie n'est qu'une ombre. Et après ? Après, — il n'y a plus que l'ombre d'une ombre... ».

Les spéculations des philosophes vont-elles changer cela ? — C'est à elles qu'est consacrée la *première partie* de l'ouvrage : cinq chapitres : Platon, Aristote, Épicure, les Stoïciens, le Néo-pythagorisme.

Avec Platon, l'on est au sommet de l'idéal religieux des Grecs. Que ne pouvons-nous insister sur les pages qui lui sont consacrées (43-53), les plus suggestives peut-être du travail du P. Festugière !

Grâce à Platon, « pour la première fois et d'une manière si décisive *qu'elle s'impose à jamais, l'homme est orienté vers l'éternel, le divin.* Ce qu'il y a de spécifiquement humain en nous, l'intellect, s'ordonne non pas aux objets sensibles, mais à l'Idée. Or l'Idée est d'un autre monde,... où la mort seule nous permettra d'entrer. Ainsi la vraie vie est l'autre vie. Celle-ci n'est qu'un passage, une attente, un exercice, une purification. Fait pour contempler, l'homme ici-bas se prépare à la contemplation... » (p. 51).

Mais la doctrine de Platon, outre qu'elle reste essentiellement aristocratique et n'est point pour les pauvres et les malheureux, a un **déficit foncier que signale le P. Festugière. Tout y dépend de l'homme.**

« Nul secours divin, nulle grâce ». C'est l'homme qui « se fait dieu, mieux, il est dieu. Il lui suffit de reconnaître sa nature et de s'y adapter.. Dieu ne parle pas à l'homme. C'est impossible chez Platon pour lequel l'Idée du Bien n'est le terme de l'homme qu'en tant que cause finale, sans être, en même temps, Intelligence » (p. 52).

Chez Aristote, la notion de Dieu progresse. Il est « l'Acte pur », la « Pensée toujours en acte de penser ». Mais s'il y a relation de l'homme à lui, il n'y en a point de lui à l'homme. Et il n'y a plus ici immortalité personnelle de l'âme; comment dès lors y aurait-il véritable religion, union de l'homme avec Dieu ?

Épicure a tiré les conséquences des principes aristotéliciens. Les dieux, là-haut, dans leur ataraxie suréminente, ne se soucient pas de nous. Et nous n'avons pas à nous soucier d'eux. L'âme n'est pas plus immortelle que le corps, et il n'y a pas lieu de se préoccuper de son avenir. Tout le bonheur possible consiste à « discerner les seuls désirs naturels et nécessaires pour y satisfaire exactement », et, quant au reste, se réfugier dans la paix, l'ataraxie.

Le stoïcisme essaie de vaincre les maux par l'orgueil. Il a de beaux mouvements, des apparences religieuses. Il fait prier Dieu comme un père, comme un sûr guide pour la conduite. Mais, dans le fond, il est matérialiste. Son Dieu est le feu primordial et donc n'est que matière. Et pareillement l'homme n'est que matière. « L'âme se dissout avec le corps et va se perdre dans le grand Tout ».

Le Néo-pythagorisme, représenté par la « Vie d'Apollonius de Tyane », a des allures plus apocalyptiques et se rapproche des religions à mystères. Il n'est pas moins décevant. La Monade, son dieu suprême, n'est pas un dieu personnel. Et l'âme, détachée de l'éther, se résout finalement dans l'éther.

La *seconde partie* du livre, intitulée : *La religion*, comprend cinq chapitres, plus la conclusion. Le premier chapitre constate « l'échec des philosophes ». Il lui suffit pour cela d'analyser le dialogue de Cicéron *de natura deorum*. La discussion des systèmes y aboutit à un scepticisme désolant sur un sujet où il y va du tout de l'homme.

L'orgueilleux stoïcisme notamment n'a servi qu'à faire sentir plus douloureusement les lourdes chaînes de l'Ἀνάγκη, de la Μοῖρα, de l'Εἱμαρμένη (titre du ch. II), le sort aveugle et impitoyable qui pèse sur la destinée humaine. Et l'on cherche un sauveur là-contre dans les religions nouvelles, spécialement celles d'Isis ou de Sérapis.

On s'efforce surtout d'obtenir la délivrance au moyen des mys... *cultuels et (des) mystères littéraires* (III[e] ch.). Les premiers, tels ceux d'Eleusis, « comportent une *action*, une liturgie ». Les seconds sont constitués par une gnose, une connaissance secrète, contenue spécialement dans les livres hermétiques et permettant de s'unir aux dieux et de partager leur sort.

Le quatrième chapitre, *mystères et mysticisme*, s'enquiert des moyens qu'offraient les mystères pour s'unir à Dieu. Il semble que tout ce qu'on y faisait et voyait, excitait simplement une plus grande confiance d'être sauvé, par les émotions même qu'on avait ressenties.

Une étude sur *les croyances populaires en l'immortalité* (ch. V) faite d'après les épitaphes, montre l'espérance incoercible de l'homme de ne pas mourir tout entier. Les uns pensaient que les âmes se mêlaient à l'éther; les autres qu'elles s'en allaient vivre avec les bienheureux, dans les îles fortunées.

« Un dernier chapitre, qui suit brièvement l'idée de délivrance à travers la littérature grecque », forme la conclusion. C'est de tous le plus émouvant. « Notre misère humaine, la Grèce a, pour la dire, les plus poignants accents. Que d'appels à la délivrance! Ont-ils abouti Pouvaient-ils aboutir ? Il fallait un Dieu souffrant pour nous expliquer à nous-mêmes » (p. 15).

Ainsi « l'idéal religieux des Grecs » préparait l'acceptation de l'Évangile et par les amorces positives de ses qualités et par les déficits même de ses lacunes.

Cinq *Excursus* occupent la seconde moitié du volume. Ils ont trait aux *origines de l'idée de Dieu chez Platon*, aux rapports de saint Paul avec la philosophie grecque et en particulier avec Marc-Aurèle, aux appréciations sur Aristote dans l'ancienne dogmatique chrétienne (il y est regardé quelque peu comme le type de l'impie); enfin à *la valeur religieuse des papyrus magiques*. Jean CALÈS, S. I.